Le Café du Risoux, autrement dit Chez Simi

L'on y dansa autant que vous voulez. La maison était grande, il y avait la place.

Selon nos listages, le café précité apparaît pour la première fois en 1888. Dans une lettre adressée par la préfecture du district de la Vallée à la commune du Lieu, du 17 novembre 1888, on peut lire :

Patente no 34. Cart Auguste Emile, Chez Claude, Café du Risoud, 50/55 frs.

Dans l'Almanach-Annuaire du Val de Joux, de 1895, on découvre : Cart Auguste, Chez Claude. Epicerie, mercerie, tabacs, etc.

Sans aucun doute il y a aussi le traditionnel café de frontière.

L'indicateur Vaudois donne les indications suivantes :

1901 : Cart, Aug., Chez-Claude, café du Risoux.

1905 : Cart Emile, Chez Claude, café du Risoux. Et cela jusqu'en 1915. En 1920 le café n'est plus signalé. On peut donc penser que la cessation de commerce se fit entre ces deux dates.

Jeu de quilles du Café du Risoud
Chez-Claude.
Il sera mis en jeu un grand nombre de prix, les dimanches 26 juillet et 2 août.
Valeur des 3 premiers prix : 70 fr.

FAVJ du 23.07.1908

Jeu de quilles du Café Français
— La Frasse. —
Il se jouera un grand nombre de prix, dimanche 26 juillet.
BAL après la distribution des prix.

FAVJ du 23.07.1908

Salle du Café du Risoud
Chez Claude, p. Le Lieu
BAL sur parquet
les 1 et 2 janvier 1909.

FAVJ du 24.12.1908

Il y a de l'animation par ces hauts !

Le café Chez Claude avait malheureusement brûlé en 1894 :

SENTIER. — On écrit à la *Revue* :

Hier, vers les 9 heures du soir, un incendie dont on ignore les causes a détruit en fort peu de temps la maison Auguste-Henri Cart, cafetier et négociant, Vers-chez-Claude, rière le Lieu. Bâtiment couvert en bois, rempli de fourrage et peu ou pas d'eau à proximité, très peu de mobilier sauvé.

Tous les corps de pompiers des environs ont été promptement sur pied et au moment où la pompe du Sentier allait se mettre en marche, une épaisse colonne de fumée annonçait un feu de cheminée très violent dans l'une des maisons du haut de ce village, café de la Tempérance.

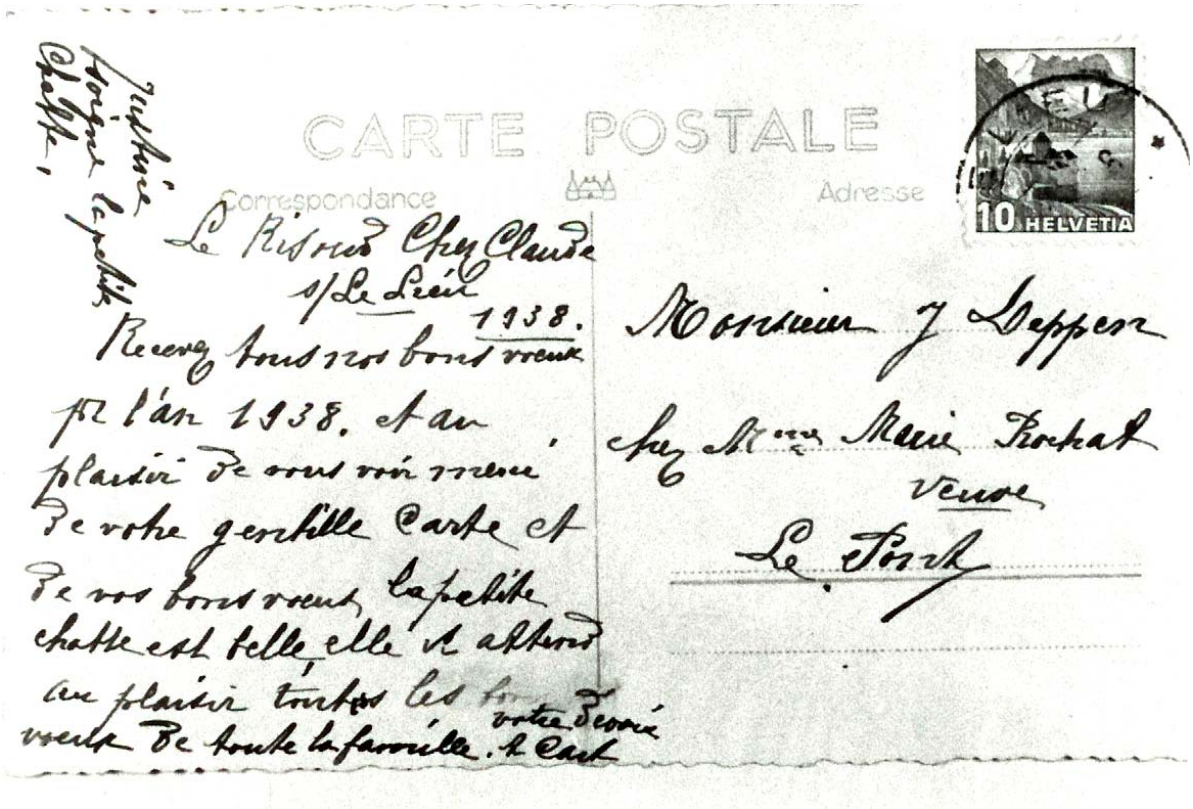
Ce nouveau sinistre a été promptement arrêté au moyen de deux des extincteurs de ce village et des deux pompes du Sentier et de l'Orient de l'Orbe ; l'*anti-feu* a aussi produit bon effet ; les dégâts ne sont heureusement pas très considérables, car l'on s'est appliqué à se rendre maitre le l'élément destructeur en employant le moins d'eau possible ; il parait que la cheminée où le feu s'est déclaré, quoique très solidement construite, renferme une défectuosité soit une courbe trop brusque où se concentre la suie ; les vices de construction occasionnant des incendies sont innombrables, malgré les observations des commissions locales ; une grande amélioration est à signaler à cet égard, mais il y a encore beaucoup à faire. Aucun accident de personnes n'est à déplorer.

Titre: Feuille d'avis de Lausanne
Date: 29.08.1894 Collection: 24 Heur

Plus ancienne photo de la région de Chez Claude ce nous semble. Vers 1900. Le café du Risoud est à droite. À gauche, Chez Seillon, maisons d'un âge canonique et tout à fait typique, avec pour la plupart un seul étage et la grande cheminée.

Autre vue du site. On peut lire café du Risoud sur la façade de la belle et grande ferme qu'est le Café du Risoud. On avait reconstruit avec soin ce qui devait être une bâtisse semblable à celles de Chez Seillon. Dans les hauts, l'ancien chalet de la Tépaz.

Le Café serait-il devenu pension après sa fermeture. Cette photo, que l'on peut dater de 1935 environ, semble le prouver, et effectivement elle fut expédiée en 1938. J. Deppen était de manière presque certaine le cordonnier du Pont que nous pûmes encore connaître au milieu des années cinquante.



Le café du Risoud vers 1980

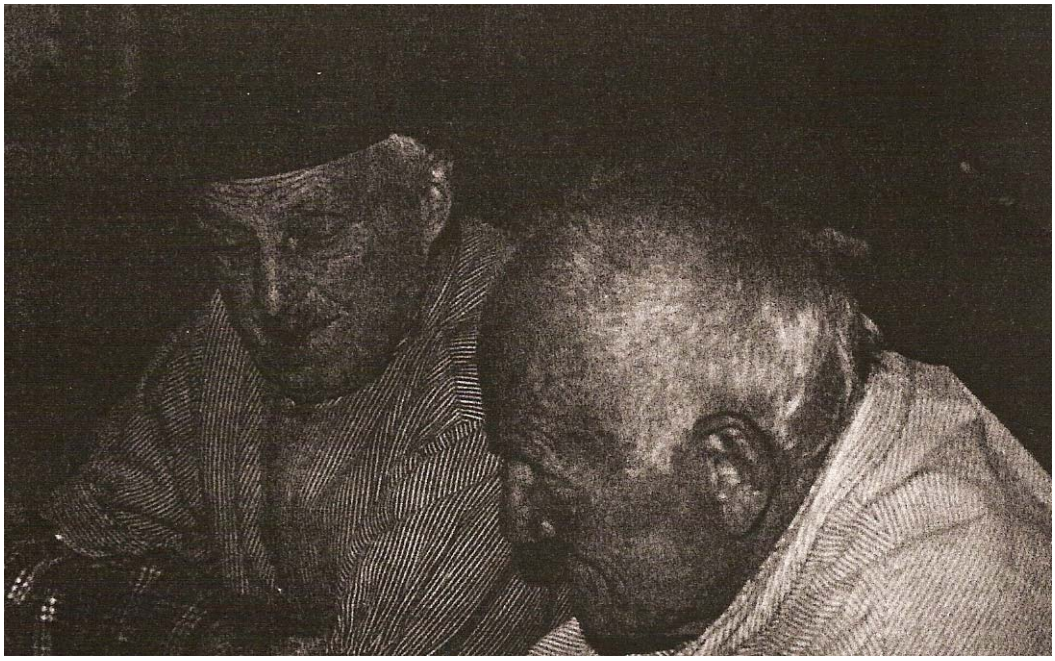
L’ancien café du Risoud et Chez Seillon au début de l’hiver 2014.

La contrebande – texte tiré de Choses dites de Chez Mimi, 1990 -

Simond Pecoud. La contrebande, il faut l'avoir vécue pour savoir. Quand j'étais gosse, je me souviens des contrebandiers qui arrivaient le soir ou la nuit, qui couchaient au grenier et qui repartaient au petit jour. En arrivant le soir, ils rencontraient souvent des copains contrebandiers comme eux. Alors ils trinquaient. Je devais, c'était mon rôle, rester dehors pour faire le guet. Je surveillais le chemin derrière la maison. S'il se passait quelque chose, que j'aperçoive un douanier, je courrais prévenir. Instantanément « ça se tassait ». Il ne restait pas un verre sur la table, les contrebandiers passaient par une trappe et, par un couloir disparaissaient vers la forêt. Chez Mercet, c'était en somme un point de rassemblement. Les douaniers le savaient, mais ils ne s'approchaient pas trop de la ferme pour ne pas alerter les chiens des contrebandiers. Ces chiens étaient dressés pour marcher devant, toujours. Pour sentir et reconnaître les douaniers en uniforme. Sans aboyer. Ils revenaient vers leur maître et sautaient pour lui faire comprendre qu'il ne fallait pas passer. La contrebande, c'était principalement du café, du sucre, du tabac, des allumettes, beaucoup de tabac à priser, des remèdes. Pour la grosse contrebande, il y avait un sac spécial qu'on appelait « les quatre oreilles ». Dans ce sac on mettait une pomme de terre dans chaque coin. En général c'étaient des sacs à sel de cinquante kilos. C'était Emile Cart qui faisait les ballots et il savait les faire. Il les faisait au magasin Chez Simi. Chez Simi, on rencontrait bien plus de Français que de Suisses. Il y avait les gars de Mouthe, Sarrageois, Boujeons, Petite Chaux, Gellin. C'étaient tous des gens qui allaient au ravitaillement. Le magasin était fourni en tout. Ca faisait bazar-café. Le sucre se présentait sous forme de pain qu'on coupait ensuite avec une pince pour en faire des morceaux. Les pains faisaient 80 de hauteur. Il y en avait de cinq et dix kilos. Avant 14, j'allais avec mon grand-père chez Simi. Et on achetait des pains de sucre. On les portait dans des cuveaux. Les pains de sucre, c'était très courant. Le café était vert. On avait une poêle pour le griller. Quand les douaniers devaient passer la nuit dehors, ils portaient la bagnole. C'était un lit portatif en bois avec des peaux de mouton retenues par trois courroies. Ils se mettaient dans ces peaux mais sans chaussures. Ils les posaient à côté d'eux. Il est arrivé que des contrebandiers emportent les souliers. Ils allaient donc la nuit et se postaient dans un coin. Très souvent au-dessus de la Caille. Les douaniers avaient des chiens mais les contrebandiers savaient faire pour les éloigner. Ils se procuraient de la pommade de tigre ou d'autres fauves et enduisaient les semelles de leurs chaussures. Les chiens n'approchaient pas. Mais c'était surtout les chevaux qui n'aimaient pas cette odeur et les débardeurs avaient bien du mal pour les retenir. La contrebande était un métier comme un autre.

Le contrebandier travaillait seul ou en équipe. Mais dans ce cas il n'y avait qu'un patron. La marchandise était transportée pour le compte d'autres gens.

Les contrebandiers recevaient, en échange, une prime. Ca n'était pas autre chose qu'un salaire. L'équipe se partageait quelques fois en deux. La première ne transportait rien sauf un fusil de chasse qui servait d'alibi. L'autre suivait la marchandise. Il fallait toujours ruser. Il y avait aussi des femmes qui faisaient la contrebande. C'était les plus acharnées. Il y avait la grande Hélène.

Victor Jouffroy. Ma femme, c'était une contrebandière ! Une contrebandière de première classe. Toujours à cheval. Elle passait de nuit comme de jour. Elle allait chez Simi, une ferme suisse qui faisait magasin près de la frontière. Il s'y vendait plus de marchandises pour nous que pour les Suisses. Chez Simi, les contrebandiers trouvaient tout ce qu'il leur fallait. C'était tout de suite après 1918. A la douane, ma femme était plutôt mal vue.

Simon Pecoud. Elle a été prise plusieurs fois dans la Vallée de Joux. Mais il n'y avait qu'un gendarme au Pont et un au Sentier. Une fois, en hiver, un de ces gendarmes veut l'emmener. Il prend du monde autour de lui pour l'aider à la mettre et à l'attacher sur un traîneau. Jamais ils n'ont été fichu de la mettre sur le traîneau. Il n'y a rien eu à faire. La grande Hélène, c'était une rare. Il y avait une grande solidarité dans la contrebande. Les gens se donnaient la main, il n'y avait pas de jalousie. S'ils savaient que l'un d'eux allait se faire prendre, ils faisaient le nécessaire pour qu'il ne le soit pas.